

LA BANCALE

(fin)

III.

Elle alla, comme on dit, de place en place.

Elle fut la servante de tout le monde, pour très peu d'argent, autant dire pour rien, pour ses repas de midi et du soir. Pourtant, à la maison, elle se contentait de quelques cuillerées de soupe, et d'un morceau de fromage sec sur du pain dur. Elle n'était pas de ces petites filles gourmandes qui ont toujours besoin de confitures, de gâteaux, qui vont jusqu'à boire du vin. Mais elle ne se sentait pas beaucoup de forces, et la ville lui faisait peur. La ville, pour elle, était peuplée de gens riches, de "maîtres", commerçants ou bourgeois, qui n'ont été mis au monde que pour faire travailler les autres, les pauvres. Ils sont durs. Ils savent tout. Il ne faut pas essayer de leur en conter.

Elle aurait pu dire à ses parents :

— Laissez-moi rester ici. Je ne tiens pas beaucoup de place. Depuis qu'Augustine est partie, la maison est bien assez grande pour nous trois.

On ne sait pas s'ils l'auraient écoutée, mais elle ne songeait même point à le leur dire. Il fallait qu'elle

travaillât. Il eût fait beau voir qu'une gamine pareille restât à la maison ! Tout le monde en aurait parlé. On aurait dit :

— Eh bien, pour le coup, les Panainnin ne se mouchent plus du pied ! Voilà qu'ils gardent leur Bancale chez eux, à ne rien faire !

On les aurait montrés du doigt. Dans les trois lavoirs, on en aurait fait des gorges chaudes. Et la Lécresse aurait apostrophé la mère Panainnin :

— Et ta Bancale, est-ce que tu ne vas pas aussi lui faire apprendre le piano ?

Les Panainnin avaient leur dignité : la Bancale travaillerait.

Elle apprit à connaître les bourgeois, leurs femmes surtout, ou, pour mieux parler, les dames. Il ne lui venait même pas à l'idée qu'elles aussi, autrefois, avaient pu être de petites filles, tant leurs gants, leurs chapeaux, leurs voilettes, lui en imposaient. Pourtant, elles étaient allées, comme elle, à l'école chez les sœurs. Mais les sœurs avaient, pour les filles des bourgeois, des attentions spéciales. Elles dirigeaient, en plus des deux classes pour les filles pauvres et de l'école maternelle, le pensionnat. C'est du pensionnat que sortent toutes les vertus, toutes les intelligences. Elle en avait connu, elle en connaissait encore, des demoiselles du pensionnat. Car ce n'étaient pas des petites filles : c'étaient des demoiselles, s'il vous plaît, qui apprenaient beaucoup plus, beaucoup mieux que les filles du peuple. Et puis, leurs manières distinguées les mettaient à l'abri du contact des garçons qui courent les rues. Elles avaient des bottines, des tabliers exprès pour les heures de classe. Surtout, elles apprenaient le

piano. La musique est ce qu'il y a de plus difficile au monde. N'importe qui peut lire le feuilleton du *Petit Journal*, mais tout le monde ne peut pas jouer une polka. Il n'y a que les demoiselles. Et les demoiselles se mariaient pour devenir des dames ; et les pauvres filles se mariaient pour devenir des femmes. On disait :

— Madame Geffroy, la pharmacienne ? Mais vous ne la connaissez donc pas ? C'est une demoiselle Renault.

Et de la mère Panainnin :

— C'est une fille Bourg.

Elles étaient toutes riches. On citait Madame Morizot dont le mari, clerc de notaire, gagnait des cent cinquante francs par mois. Cependant, elles allaient en personne au marché, elles ne se gênaient pas pour marchander indéfiniment avec les femmes qui, des villages d'alentour, apportaient du beurre et de la crème qu'elles avaient eu bien du mal à réussir. Toutes les idées d'économie leur étaient familières, leur étaient communes. Il y avait entre elles une sorte d'émulation à tout payer le moins cher possible. Si l'une se vantait, à la fin du marché, d'avoir eu son beurre à vingt-deux sous la livre, les autres, qui l'avaient payé vingt-trois, même vingt-quatre sous, la regardaient avec admiration, avec jalousie. Elle les accompagnait. Elle portait le panier qui, à la fin, devenait bien lourd. Elle était heureuse quand "madame" marchandait, parce qu'elle pouvait le poser à terre, tout en veillant bien à ce que personne ne le renversât. Heureusement, le marché se tenait sur la place, au centre de la ville. Et les maisons bourgeoises ne seraient pas allées se compromettre dans ces quartiers que l'on appelle les fau-